



VAL-D'OR, ROI DES TZIGANES. Le Val-d'Or des années 1940 offre un visage de transition, qui n'a rien perdu de son aspect éphémère. Le 6 juin 1942, l'immeuble abritant la pharmacie Sam Whiston, inauguré un mois plus tôt, est entièrement consumé par les flammes. La physionomie de la ville change sans arrêt. À cause de la vigueur et de la rapidité des changements, de jour en jour la ville en devient méconnaissable. La douzaine de tentes qui laissaient deviner un campement de nomades a fait place à une filée de cabanes de rondins, puis peu à peu à des immeubles de planches plus imposants. À toute heure du jour se font entendre le bruit de clous qui s'enfoncent et le son de scies coupant des planches. De lieu en lieu des scieries portatives se déplacent, les scies hurlent et les copeaux volent à toute allure. Et, parallèlement, la population est d'une extrême mobilité. On constate à l'époque que les mineurs d'expérience, très en demande, choisissent leur patron plutôt que l'inverse. Il suffit que les conditions de travail et les salaires soient plus attrayants à un endroit pour qu'aussitôt les plus expérimentés et les plus costauds s'y fassent embaucher. Cela, malgré le ralentissement qu'impose l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale, en 1939.

Réunis en 1942, manifestant bien la diversité ethnique de la population valdorieenne, de jeunes musiciens et des chanteurs d'origine slovaque, croate, serbe et slovène. Assises : Anne Zorica et Agnès Frajkor. Aux instruments : Mike Balen, Charlie Plavetich, John Plavetich, Johnny Brdar et Frank Balen. À l'arrière : Olga Butkovitch, Anne Frajkor, Mary Butkovitch, Mary Stukel, Agnès Prince et Mary Yamich.
(Fonds P305- Slawko Kit-Glenn Morton)





Issue d'une famille d'origine polonaise, Pauline Lepack est couronnée reine de Val-d'Or-Bourlamaque, le 30 mai 1957. (Fonds P108-Lorenzo Gauthier)

Ce n'est qu'à partir du début des années 1950 que les choses se consolident et que Val-d'Or donne ses premiers signes de permanence, avec la fondation de *L'Écho abitibien*, avec la construction de l'hôpital Saint-Sauveur, du Palais Olympique, de l'Édifice colombien abritant la bibliothèque municipale, de l'école Percival, de l'aéroport. À l'été 1937, pour loger plus de 7000 habitants, Val-d'Or dispose tout au plus de 500 maisons, sans compter les hôtels et les nombreuses maisons de pension. Il y a tellement d'entrepreneurs en tout genre que l'encombrement est manifeste. Des boutiques ouvrent, ferment, vont ouvrir ailleurs ou s'éteindre à nouveau. La mobilité semble alors être le principe premier de tout ce qui se prête à l'existence. Cette effervescence, ce va-et-vient permanent se manifeste encore au cours des années 1940. Ainsi, lors d'une visite qu'elle fait en Abitibi en 1942, la romancière et journaliste Gabrielle Roy note que « bruyant, coloré, triste ou gai, (Val-d'Or) me fait penser à ces rois *gypsy* qui tiennent leur cour au hasard des routes, parmi les cabanes et les roulottes que recouvrent la suie et la poussière. Tout autour de Val-d'Or des centaines de mineurs se sont bâti des gîtes précaires; sujets fidèles tant que le coffre souterrain contiendra des richesses, tant qu'on pourra y puiser à petites pelletées l'or éblouissant; sujets qui s'éloigneront dès que le trésor s'épuisera. »

« Val-d'Or, roi des tziganes, mène joyeuse vie en son campement. On n'a pas encore vu le fond du coffre; les sujets ne parlent pas encore de partir. Mais le gros bourg, d'un bout à l'autre, respire la fièvre, la hâte, et je ne sais quelle incertitude qui doit parfois le faire réfléchir. » Ce sentiment d'habiter une ville éphémère s'atténue à compter des années 1950, alors que Val-d'Or fait office de porte d'entrée de l'Abitibi, et s'avère le pivot de tout un réseau de communications, et que les infrastructures essentielles sont mises en place. L'Abitibi minière est à cette époque un creuset et microcosme multiethnique, les identités culturelles se croisent et s'entrecroisent, sans en venir aux heurts. Dans ses villes, on le devine, les moments de large unanimité se font rares. Cela advient toutefois, sitôt la guerre terminée, alors que tous les éléments de la guerre froide se mettent en place et que la fronde anticommuniste reprend de plus belle. Les Églises, les gouvernements, les journaux et les divers groupes ethniques nationalistes se mobilisent. C'est ainsi que la Semaine d'éducation sociale culmine, le 8 avril 1948, par une parade monstre dans les rues de Val-d'Or, avec reposoir et messe en plein air en fin de parcours. Quiconque se tient à l'écart et ne figure pas dans la parade est soupçonné d'activités ou de sympathies communistes, et aussitôt stigmatisé. Comme c'est le cas de ce boulanger de Bourlamaque, nommé Peter Filipovich, un partisan affiché du maréchal Josip Tito de Yougoslavie.

« **LE SOLDAT BOUCHARD SOUHAITE BON COURAGE AUX SIENS** » Les effets de la guerre se font de plus en plus sentir. On assiste à de fréquentes parades militaires dans les rues de la ville afin de promouvoir l'enrôlement volontaire et de mousser l'achat de bons de la Victoire. Les étudiants doivent, dès la 6^e année, s'enrôler dans la milice et s'adonner à au moins une heure d'entraînement (*drill*) par semaine. Le 1^{er} avril 1941, dans le but de venir en aide aux 13 soldats de Val-d'Or en service outre-mer, des dames fondent un cercle et leur expédient, le 15 novembre, des colis contenant des viandes en conserve, des gâteaux, des services à barbe et des friandises. Une succursale du Corps of imperial Frontiermen voit le jour à Val-d'Or, en août 1941. Il s'agit d'une société paramilitaire regroupant tous les soldats travaillant aux frontières de l'Empire britannique. La succursale locale, qui compte 18 membres, porte le numéro 16, et le chef d'équipe J. Bourgeault, de la Mine-École, en est le major. Suite à une directive des autorités fédérales, Val-d'Or est soumise à un exercice d'obscurcissement total le 11 novembre 1941. Toutes les sirènes dont dispose la ville retentissent pour donner le signal d'alarme. Un poste d'observation est aménagé au quatrième étage de l'hôtel Château Inn, pour vérifier si on respecte bien les consignes. Toute l'opération est commandée par la voix des ondes, depuis le poste de radio CKVD, qui donne ainsi les directives à suivre. C'est le premier exercice du genre en Abitibi-Témiscamingue. La population s'y prête de bon gré. Plusieurs automobilistes en provenance

de Malartic ou de Perron doivent s'immobiliser, et éteindre leurs phares à l'entrée de la ville. S'il y a, ça et là, des contrevenants bien involontaires, cela provient du fait que presque toutes les directives, à la radio, sont données en anglais, pour une population, faut-il le rappeler, francophone à 80%.

En 1942, des panneaux représentant le chancelier Adolf Hitler diabolisé, l'air farouche, cornes au front et mèche noire tombant sur l'oeil droit, font leur apparition sur les murs des mines, dans le cadre d'une campagne d'achat d'obligations de la Victoire. Mais il est aussi des récits déchirants. Ainsi, la famille de Georges et Anne Bouchard, de Sullivan, apprend du ministère de la Défense que leur fils Benoît, 21 ans, militaire du Royal 22^e Régiment, a perdu la vie le 9 octobre 1943, lors de combats sur le front italien, alors que la 1^{ère} Division de l'infanterie canadienne tentait de forcer la ligne défendue par les armées allemandes afin de s'emparer de Rome. Quelques jours après avoir été avisée de sa mort, la famille reçoit de Benoît cette lettre écrite avant que la nouvelle de sa mort ne lui soit parvenue : « Quelques mots seulement pour vous donner de mes nouvelles. Je suis en parfaite santé et j'espère qu'il en est de même de vous tous. J'ai quitté l'Angleterre et de là en Sicile où nous avons participé à l'invasion. Je suis maintenant en Italie où je fais la campagne. Vous avez suivi le rapport des batailles dans les journaux. Vous avez dû constater le beau travail accompli par les Canadiens. Inutile de vous dire qu'il me fait grandement plaisir de voyager et de voir bien du pays. Le soldat Bouchard souhaite bon courage aux siens. »

La guerre n'est pas sans avoir sur l'économie régionale de nombreuses incidences. En 1942, le ministère fédéral des Munitions et Approvisionnements commande deux millions de livres de molybdène aux mines de l'Abitibi. La mine La Corne Molybdenum est prise en charge par une compagnie d'État, la Wartime Metals Corporation, qui se voit chargée d'assurer d'abondantes réserves de ce métal stratégique pour la fabrication d'armements. La même année, le ministère des Mines du Québec prend des mesures visant le développement des mines susceptibles de servir l'effort de guerre. L'industriel forestier Firmin Lafontaine embauche 55 hommes et, de septembre 1943 à avril 1944, il fait couper deux millions de pieds de bois dans le canton de Louvicourt, pour le compte de la Défense nationale. La fin de la Deuxième Guerre mondiale représente la victoire des Alliés sur les puissances de l'Axe. L'événement est célébré dans la liesse, le 8 mai 1945, le long de la 3^e Avenue, jusqu'au parvis de l'Église Saint-Sauveur-les-Mines. Toutes ethnies, toutes religions et toutes langues confondues. Les militaires ayant perdu la vie au cours de la Seconde Guerre mondiale ou de la guerre de Corée ont leurs noms gravés sur une plaque de bronze, apposée au cénotaphe érigé par les soins de la Légion canadienne, en 1953, sur un terre-plein du boulevard Lamaque.



Les membres de la milice de Bourlamaque se rendent accueillir, à la gare de Val-d'Or, le soldat Benoît Bouchard, mort sur le front italien le 9 octobre 1943. (Fonds P178-La Cité de l'Or)



À l'angle de l'avenue Perrault et de la rue Allard, près du premier bureau de poste de Bourlamaque, un hommage militaire est rendu au soldat Benoît Bouchard, dont le cercueil transporté à bord d'une jeep est ici enveloppé du drapeau britannique, l'Union Jack. (Fonds P178-La Cité de l'Or)